



*Petit Courrier des Dames.*  
Rue Meslée, N° 28.

*Robe de velours garnie de satin, coiffure à jour en velours,  
ornée de plumes et de gances d'or.*



PETIT  
COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,  
*des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois : dont une d'homme, quatre de modes françaises, et deux de modes étrangères. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 28; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 23; PAINPARRÉ, PONTTHIEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq Saint-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

## MODES.

COMBIEN de merveilleuses toilettes la Lampe Merveilleuse nous a fait voir? Quel luxe! Quelle profusion de diamans, de plumes, d'or, de perles! Serions-nous réellement dans le siècle des enchantemens? On pourrait croire que chaque dame a son génie particulier et qu'à leurs prières il a fait paraître ces costumes brillans, dont nos yeux sont encore éblouis. Mais les françaises n'ont-elles pas un génie familier et qui ne les quitte jamais, lorsqu'il s'agit de créer ces modes charmantes dont elles savent parer leur beauté? Ce génie est le dieu du goût; il préside sans cesse à leur toilette, et jamais il n'a manifesté sa puissance d'une manière plus éclatante, qu'à la première représentation d'Aladin.



Il nous serait impossible de dépeindre exactement des toilettes aussi variées, nous avons vu, entr'autres choses, des espèces de turbans ou toques, qui laissaient des vides par lesquels sortaient des boucles de cheveux. Depuis, cette coiffure s'appelle coiffure à jour. Des robes en velours plein étaient généralement bien portées; nous en avons remarqué quelques-unes en velours blanc, garnies de trois bouillons en satin, retenus par des griffes en acier ou argent. D'autres étaient en crêpe de Chine ponceau et broché: elles étaient garnies de crêpe de Chine uni; des agraffes et des crépines d'or rendaient cette toilette aussi brillante que gracieuse.

Plusieurs coiffures en cheveux nous ont paru très-nouvelles par l'antique simplicité des ornemens qui s'y trouvaient placés. Les cheveux étaient traversés par deux et jusqu'à trois longues épingles en or, dont les têtes étaient de grosses perles parfaitement imitées; nous disons imitées, car nous ne pouvons supposer qu'il existe des perles fines d'une telle grosseur, depuis celle que, par une folle extravagance, la fastueuse Cléopâtre s'amusa, dit-on, à faire dissoudre dans un acide pour l'avaler ensuite, et prouver en cela que ses richesses égalaient sa folle prodigalité: au reste, nous avons si bien imité toutes les productions de la nature, qu'il y aurait folie à se ruiner pour se procurer de certains bijoux dont le goût passe avec la mode, tandis que l'art sait nous reproduire toutes ces pierreries de fantaisie d'une manière à tromper l'œil même d'un minéralogiste; nous devons citer entre tous les magasins qui nous offrent de ces jolies bagatelles, celui de M. Bourguignon, rue de la Paix, n°. 1 et 8, où l'on trouve l'imposture revêtue de tout l'éclat de la vérité; car ces bijoux sont montés avec autant de délicatesse et de soins que l'on pourrait en mettre à enchasser le RÉGENT même: nous y avons remarqué, outre ces antiques épingles devenues une mode nouvelle, des bandeaux à la MARIE-STUART, qui, placés dans des cheveux disposés avec grâce, doivent produire un effet charmant.

La couleur la plus à la mode,

On dit, et sans horreur je ne puis le redire,  
Est celle d'un crapaud qui par amour expire.

Comme nous supposons qu'aucune de nos abonnées ne sera tentée d'aller se convaincre par la nature du fait, si cette nuance peut être agréable, nous pouvons leur assurer que la couleur *crapaud mort d'amour* est très-jolie à l'œil, et avantageuse à la peau.

DONATINE T.

*Histoire qui peut servir d'avis aux jeunes personnes qui doivent se marier.*

IL y a des gens qui font tous les jours de grandes sottises, et qui les rejettent sur leur humeur : cette excuse est très-mauvaise. On doit vaincre son humeur ; ce qu'il y a de pis au monde, c'est d'être d'un caractère insupportable. Une jeune Vénitienne, nommée Camille, était à la veille d'épouser un noble de Florence : elle demanda à parler en particulier à un ami commun, qui portait les paroles de part et d'autre : « Mes » parens, lui dit-elle, ne pensent qu'à l'arrangement de nos » biens ; mais il y a un article plus important dont je veux » convenir avant tout. Je suis vive, fière ; j'ai le caractère » impétueux, et je ne veux pas me contraindre. Si le seigneur » Martinelli me fait l'honneur de penser à moi, il faut qu'il » s'engage à supporter mon humeur. Dites-lui que je ne si- » gnerai rien, qu'il ne m'en ait donné sa parole. » Ce discours fut rapporté fidèlement à Martinelli. C'était un homme froid, qui avait bien résolu d'être le maître chez lui, et sur qui les discours d'une femme faisaient peu d'impression. Il fit dire à Camille qu'il supporterait volontiers son humeur, mais à condition qu'elle supporterait la sienne. Cet arrangement paraissait si juste, que Camille n'osa le refuser, et on termina le mariage.

Martinelli, accoutumé à réfléchir, chercha, dès le premier jour de ses nocés, à observer le caractère de sa Camille. Son début fut de rebuter ses domestiques et de déplaire à tout le monde ; les jours suivans, elle se contraignit encore moins : elle devenait insupportable pour les autres, et par conséquent très-malheureuse elle-même. Martinelli souffrait tout, et ne disait pas un mot.

Un jour, en se mettant à table, Camille entreprit de querreller son mari à propos de rien ; le sang-froid avec lequel il écoutait, l'enflamme de dépit ; elle lui tint les propos les plus



outrageans; Martinelli, sans s'émouvoir, lui donne un soufflet, et continue de manger : Camille jette des cris de douleur et de rage, et s'enfuit chez ses parens.

Dans ce tems-là on conservait encore dans la patrie des arts, un usage fort honorable. Tous les nobles avaient à leur solde chacun un certain nombre de brigands, pour faire assassiner, dans le besoin, ceux qui faisaient la cour à leurs femmes, ou ceux qui avaient oublié envers eux quelque point de cérémonie. Ces brigands étaient devenus un objet de luxe, à-peu-près comme le nombre des laquais, des chevaux ou des maîtresses, dans d'autres pays. Gonzague, père de Camille, en entretenait une vingtaine. Quand il apprit l'insulte qui avait été faite à sa fille, il tint conseil avec ses parens et ses plus intimes amis. L'avis général fut qu'il fallait aller poignarder Martinelli. Gonzague, qui avait le caractère extrêmement modéré, jugea qu'avant de faire assassiner son gendre, il serait cependant plus honnête de lui faire une visite de politesse. Le lendemain il se rendit chez Martinelli, et lui exposa fort au long les sujets de plainte de Camille. « Moi ! dit Martinelli, » je ne sache pas lui en avoir donné aucun. Vous savez ce » qui s'est passé ; mais j'ai rempli notre convention : *elle s'est livrée à son humeur, j'ai suivi la mienne.* »

Gonzague revint chez lui, réduit au silence par la réponse de son gendre. Camille fut obligée de retourner chez Martinelli. Depuis cette époque, on assure que par égard pour l'humeur de son mari, elle veille très-scrupuleusement sur la sienne.

## VARIÉTÉS.

### SÉANCE DE L'ATHÉNÉE.

ALLEZ à l'Athénée, Mesdames ; ne redoutez plus l'aridité des dissertations métaphysiques : grâce à M. Azais qui met en pratique le système des compensations, vous entendrez des discussions pleines d'intérêt, bien qu'un peu métaphysiques succéder à de graves raisonnemens sur les lois naturelles, etc. etc. — Après avoir écouté tout ce que M. Azais prête de charme et de délicatesse à l'amour qu'il appelle l'ex-



*passion suprême*, si vous vous fatiguiez d'entendre analyser trop longuement une affection dont la durée n'est souvent que d'un jour, vous aurez de quoi compenser ces instans d'ennui, en admirant les jolies toilettes des doctes habituées de nos réunions savantes. Le goût des sciences ne fait rien perdre aux grâces :

Et Minerve était femme aussi bien que Vénus.

Aussi nous avons vu autant de recherche dans la parure des dames, que s'il s'agissait de figurer dans un cercle de brillante soirée. Mais on parlait d'amour ce jour-là; toutes les femmes étaient attentives: nous sommes sûres que pas une d'entre elles n'a le plus léger bâillement à se reprocher. Quelle est celle qui n'aurait écouté avec intérêt M. Azaïs, lorsqu'il cherche à démontrer, et qu'il parvient presque à prouver que, si l'amour est le plus vif sentiment du cœur, il en est aussi le plus noble? « Mais cette tendre volupté de l'ame, qui l'éprouve? C'est celui qui voudrait posséder tous les avantages, mais pour le bonheur de l'objet qu'il aime; c'est celui qui se dépouillerait de tous les biens, mais pour l'en accabler; c'est celui qui en s'approchant de l'objet de ses vœux, en songeant seulement à cet objet, se sent hors de lui-même, hors de sa situation, hors de ses intérêts; c'est celui qui porte son existence entière du point qu'il occupe sur l'être qu'il adore. »

Nous regrettons d'être forcées d'avouer que ce genre d'amour nous paraît impossible à rencontrer. Est-ce notre faute, ou celle des hommes? Mais nous n'en admirons pas moins les beautés de détail dont M. Azaïs a enrichi ce tableau, ainsi que nous pourrions admirer un portrait charmant, dont le modèle idéal serait créé par l'imagination du peintre.

AUGUSTINE B.

#### A LA RÉDACTRICE.

Paris, le février 1822.

Monsieur le Petit Courrier,

Voudriez-vous donner place, dans votre Journal des Modes, à la lettre d'un vieux gouteux, qui fut dans tous les tems le

plus ardent admirateur du sexe charmant, auquel vous consacrez vos soins.

Vous remplissez, Monsieur le Petit Courrier, l'aimable message d'annoncer aux dames les nouvelles modes. Vous dirigez leur goût, et vous déterminez, en de graves matières, leur choix. Par vous elles sont instruites de la vogue naissante des étoffes les plus riches et les plus légères pour robes de bal, et des fleurs qui doivent *expressément* les garnir : enfin, par vos importans avis, vous faites les délices des élégantes de la capitale, et la fortune des couturières et des modistes. J'approuve fort vos intéressantes recherches et vos précieux travaux ; mais, Monsieur le Petit Courrier, après qu'ils ont été couronnés de succès, quand les bals qui ont vu briller ces modes élégantes, dont vous êtes l'oracle, ont cessé ; lorsque les jeunes femmes, de retour chez elles, ont dépouillé ces fragiles ornemens, qu'arrive-t-il le plus souvent ? . . Ces robes si jolies, ces fleurs si fraîches, fanées, vont dans un obscur exil abdiquer leur règne d'un jour. Tel est leur sort ; il est impitoyable autant que la mode est inconstante. Il est vrai que bientôt des lois nouvelles, émanées du sanctuaire de la déesse, succèdent aux précédentes, et tout est réparé. Mais la jeune personne qui la veille, heureuse de sa magnifique parure, a, séduisante comme Terpsichore, excité et captivé, pendant une nuit entière, l'admiration du bal, se plaint le lendemain du mal de tête, de douleurs dans les membres. Son vêtement léger n'a pu la garantir d'un perfide coup d'air ; en sortant du bal, elle a eu froid et elle a emporté le germe d'une maladie qui peut la conduire au tombeau. J'ai vu plus d'un semblable exemple du danger des costumes de bal ; j'en ai toujours gémi, et quand je viens vous le dénoncer, Monsieur le Petit Courrier, c'est pour en indiquer le prompt et efficace remède. Les bains de vapeur préviennent. . . . . A ce peu de mots vous m'arrêtez : vous vous récriez contre l'aveugle partisan d'une méthode nouvelle ; vous vous moquez peut-être de moi, vous me traitez de fou . . . et déjà vous avez marqué ma place dans l'hospice que vous avez dernièrement annoncé pour les malades d'esprit . . . Oui, Monsieur le Petit Courrier, les bains de vapeur, dont l'inappréciable vertu ne saurait être assez proclamée. On leur doit la guérison de mille maux : moi-même je leur dois l'éloignement des accès d'une goutte opiniâtre,



qui fait le tourment de mes soixante-quinze ans. Mais ces bains de vapeur, dont je me plais à préconiser les salutaires effets, ne sont pas ceux qu'il faut aller chercher à l'extrémité de la ville, et qui, par le dérangement qu'ils occasionnent, augmentent souvent le mal. Je veux parler de l'ingénieux appareil de M. Lemaire d'Augerville (rue Saint-Honoré, n°. 327) l'un des dentistes les plus distingués de Paris. Au moyen de cet appareil, qui se transporte facilement, les bains sont donnés aux malades sur leur fauteuil, et même dans leur lit, sans qu'ils aient à se déranger en la moindre chose; le bain peut être administré sans que la personne qui le prend voie la machine, ni celui qui la dirige. Tous deux peuvent être placés dans une pièce voisine de l'appartement.

En vous faisant connaître ce mode avantageux et nouveau de bains de vapeur, j'ai voulu, Monsieur le Petit Courrier, indiquer à vos nombreuses lectrices un établissement utile, qui est l'unique en son genre, en même tems que j'ai désiré faire, par la voie de votre journal, un juste éloge de l'admirable et précieuse invention de M. Lemaire d'Augerville.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur le Petit Courrier,

Votre très-humble serviteur,

*Un vieux goutteux du Marais, grand-  
père d'une de vos abonnées.*

## THÉÂTRES.

### THÉÂTRE DES VARIÉTÉS.

*Manon Giroux* vient de prendre place auprès de la *Marchande de goujons*; c'est la nature prise sur le fait, dit-on: est-ce un éloge ou une critique de la pièce que cette réflexion nous présente? Où en serait-on, si l'esprit, le bon goût et la délicatesse ne revêtaient parfois du voile de la pudeur cette dame nature, toute belle qu'elle puisse être? Si les Variétés offrent un répertoire varié, du moins est-il vrai que depuis quelque tems son genre n'est pas varié, et que ce théâtre s'éloigne de ce qui pourrait généralement plaire. Les femmes regrettent surtout de ne pouvoir plus avouer qu'elles ont été rire au jeu comique de Brunet et d'Odry; on ne va



plus aux Variétés qu'incognito: la gaité ne peut-elle donc plus s'allier avec la décence? nous réclamons contre cette décision, car nous aimons à rire, et nous voudrions que l'on ne fermât plus les entrées du temple de la Folie.

#### CIRQUE OLYMPIQUE.

S'il est convenu que le mélodrame ait besoin de réunir à lui seul tous les effets théâtraux; s'il est de rigueur de trouver du tragi-comique, des ballets, des cavalcades, des batailles, et jusqu'à des phénomènes de sciences animales, où irait-on mieux juger de la perfectibilité des talents en ce genre, si ce n'est à Franconi?

La représentation de *Saint-Hubert* n'a rien laissé à désirer. Cette pièce, jouée autrefois rue du Mont-Tabor comme pantomime, est aujourd'hui entremêlée de dialogues, et montée avec le plus grand soin. MM. Franconi sont depuis longtemps en possession d'amuser le public et d'attirer la foule par la variation de leur spectacle; et s'il est bien prouvé que *l'ennui naquit un jour de l'uniformité*, certes, ils n'ont pas à craindre que ce mal puisse gagner les habitués de leur théâtre.

DONATINE T.

#### ANNONCE.

*Imogène*, par Mr. Colin de Plancy. Deux volumes in-12. Chez Pinparé, etc., etc.

Mr. Colin de Plancy, connu par une profonde instruction et des ouvrages estimés, vient de nous donner le roman d'*Imogène*; il nous reste trop peu d'espace pour en faire l'analyse; mais nous ne pouvons nous empêcher, en promettant un article à nos lecteurs, de dire que le roman de Mr. Colin de Plancy sera lu avec grand plaisir par tous les gens de goût. Des scènes attachantes et dramatiques, un mystère sombre, planant sur cet ouvrage, éveillent la curiosité, et mettent le roman dont nous parlons au niveau du siècle.

M<sup>lle</sup>. FURET.

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N<sup>o</sup>. 46, au Marais.